

Jean-Charles Laveaux

Leçons De Langue Française : Données A Quelques Académiciens Et Autres Auteurs François De Berlin

A Francfort: [Verlag nicht ermittelbar], 1782

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn889792054>

Druck Freier  Zugang

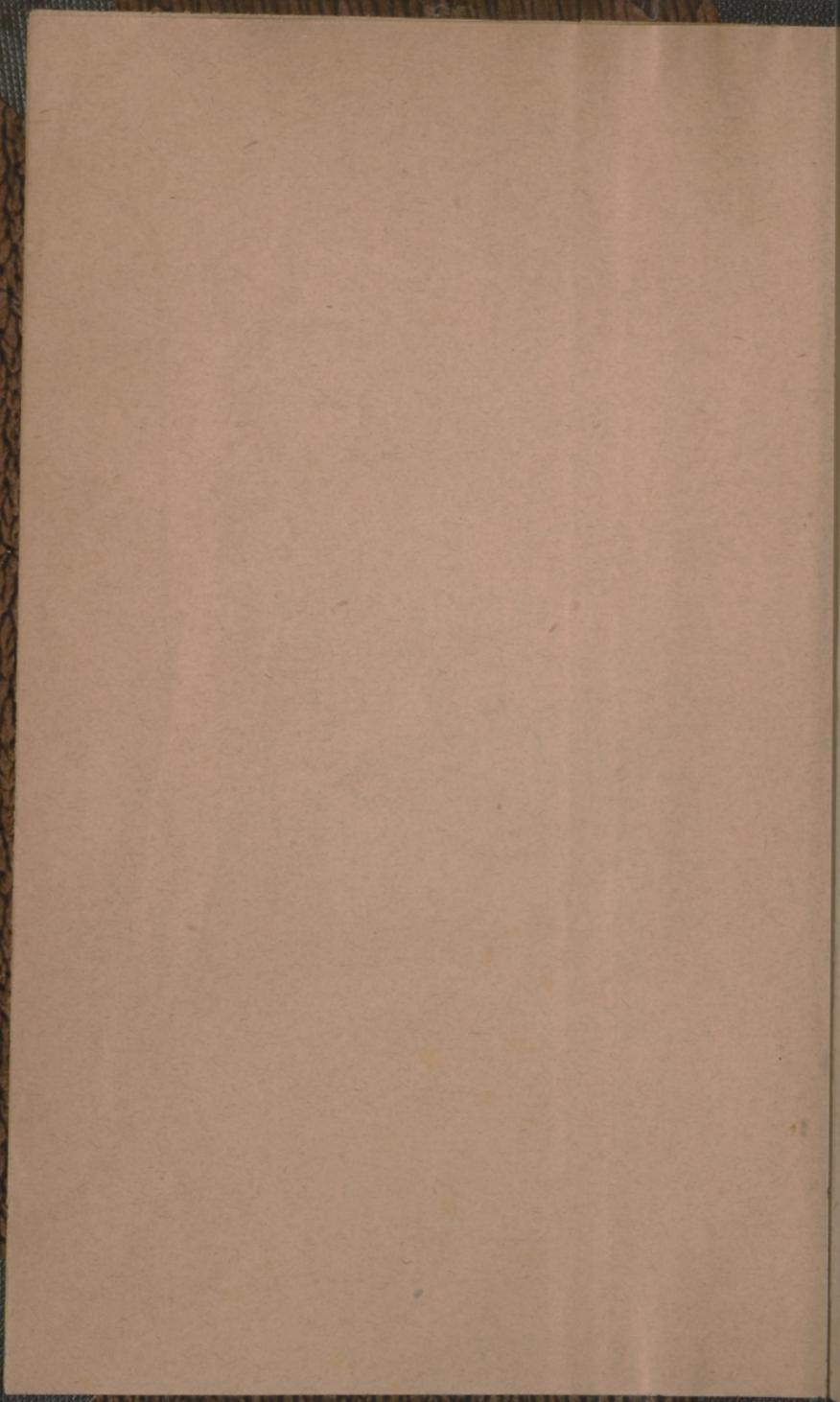


sc.

94^{1.2}



Co-94^{1.2}



LEÇONS
DE
LANGUE FRANÇOISE
DONNÉES A
QUELQUES ACADÉMICIENS
ET
AUTRES AUTEURS FRANÇOIS
DE BERLIN.

PAR UN MAITRE DE LANGUE.

OUVRAGE utile à toutes les per-
sones qui désirent de se perfectionner
dans la langue françoise.



A FRANCFORT, 1782.



AVANT-PROPOS.

JE n'ai eu dessein de blesser personne en écrivant cet ouvrage; j'ai voulu instruire. La langue françoise se corrompt tous les jours de plus en plus à Berlin; & la vanité pédantesque de certains auteurs de cette ville qui se renvoient mutuellement des louanges ridicules ne contribue pas peu à augmenter cette corruption. On regarde ces auteurs comme les oracles du bon goût, on les lit, on les imite; plusieurs jeunes allemans négligeant leur langue qui est si riche & si belle, s'attachent uniquement à ces mauvais guides & finissent par ne savoir ni l'allemand ni le françois.

*

En critiquant ici les ouvrages de ces auteurs, j'ai cru rendre service à eux & à leurs partisans. Je n'ai pas voulu attaquer l'Académie des sciences, je sais combien il y a eu & combien il y a encore de grands hommes dans ce corps respectable; mon unique dessein a été de relever des fautes de françois, ce n'est pas ma faute s'il s'en trouve dans les ouvrages de quelques académiciens. Ceux que je ne nomme pas, auroient tort assurément de se fâcher contre moi, ceux que je nomme n'auroient pas plus de raison de le faire. Si j'ai tort, le public éclairé leur rendra justice & mon ouvrage tournera à ma honte. Si j'ai raison ils me doivent quelque reconnoissance & mon ouvrage ne peut être qu'utile.

PREMIERE LEÇON.

A MR. FORMEY, *Sécretaire perpétuel de
l'Académie, Professeur de Philosophie au
Collège françois.*

A tout Seigneur tout honneur! c'est par vous, que je commencerai mes leçons. A la tête d'une Académie illustre, chargé souvent de porter la parole au nom de ce corps respectable, il est essentiel pour vous de parler & d'écrire purement la langue dans laquelle vous devez vous exprimer. Mais ai-je bien réfléchi à mon entreprise? Quoi! donner des leçons de françois à Mr. Formey, à cet auteur célèbre qui a rempli les boutiques des libraires de ses ouvrages; à l'antagoniste infatigable des Voltaire, des Rousseau, des Linguet, des Raynal; à celui qui ne voit dans ce dernier qu'un déclamateur & un fanatique? Oui, Monsieur, c'est à ce grand homme à qui j'ose donner

A

des leçons: tant pis pour moi si je m'en acquitte mal. Nous lirons d'abord votre sermon du 16 Avril 1781 imprimé à Berlin chez de Bourdeaux, & nous y releverons quelques fautes; nous examinerons ensuite la manière dont vous traduisez l'allemand en françois.

Il est rare.

Si, parlant de l'honneur que j'ai de vous donner aujourd'hui des leçons, je disois: *Il est rare de me trouver aujourd'hui le maître de langue d'un homme aussi habile que Mr. Formey*, tout françois riroit sans doute de m'entendre parler ainsi; & on me conseilleroit d'apprendre le françois moi-même avant de m'ingérer de l'enseigner aux autres. En effet cette phrase est très-mauvaise en ce que, *il est rare* annonce quelque chose d'indéterminé qui peut arriver quelquefois, & que *la situation actuelle où je me trouve aujourd'hui est une situation déterminée* qui ne peut exister qu'une seule fois dans le tems désigné. On dira fort bien: *Il est bien rare de trouver du françois dans les ouvrages de Mr. Formey*; mais on ne diroit pas: *Il est bien rare que mon père soit mort aujourd'hui*, ni comme vous avez dit page 8 de votre sermon: *Il est bien rare . . . de me trouver aujourd'hui le plus ancien de ceux à*

qui Dieu donne encore la force de monter en chaire & d'annoncer sa parole.

Déloger.

Il faut être juste ; en condamnant les défauts, je me fais aussi un devoir de remarquer les beautés. Ah quelle est jolie cette phrase où vous servant si agréablement du verbe *déloger*, vous dites: page 8. *Après avoir vu déloger tant de frères, tant d'amis, tant de concitoyens, les uns plus jeunes, les autres plus vigoureux!* Un orateur sans génie auroit dit, *après avoir vu mourir*, mais le *déloger* offre ici une image agréable, délicieuse; il fait peinture. Cette expression est noble, décente, oratoire, touchante & tout à fait convenable à la circonstance. Ils sont donc *délogés*, Mr. Formey, *vos frères, vos amis, vos concitoyens*, & ils sont *délogés* sans tambour ni trompette? Quelle satisfaction pour vous, avant que de *déloger*, de trouver enfin quelqu'un qui rende justice à votre mérite & qui fasse briller au grand jour les jolies expressions dont vos ouvrages sont *farcis!*

Autres beautés de la même espèce.

Chacun vaut son prix; le riche étale une bouffissure stupide. Pag. 13.

Pourquoi dans ces compagnies où j'ai passé ma vie, ai-je vu si peu de confiance & d'amitié? Pourquoi dès que quelqu'un sort, est-il mis sur le tapis & tympanisé? C'est que personne ne sait se faire aimer; on est pointilleux, sans cesse sur le qui vive; railleur & mordant, altier & méprisant. Pag. 14.

Voilà ce qui s'appelle présenter la morale ornée de toutes les grâces du style & de l'éloquence! Voilà ce qui s'appelle frotter de miel le vase où l'on nous présente un remède salutaire. *Etre mis sur le tapis! être tympanisé? être sur le qui vive!* que de jolies choses dans l'espace de six lignes! Il n'y a que les bons orateurs qui puissent employer à propos ces expressions choisies. Continuons; la matière m'entraîne, les beautés se présentent à chaque ligne.

Si quelque esprit foible a des bouffées d'amour propre, se laisse aller à quelques écarts d'orgueil on lui passera ces faiblesses de l'humanité, sauf à l'en corriger dans le cas de récidives trop fréquentes. Pag. 14.

Des bouffées d'amour propre! Ah! Monsieur, lorsque votre génie a saisi cette belle expression, en avez-vous bien senti toutes les beautés? On dit des bouffées de vent, des bouffées de fumée, des bouffées de vin, des bouffées d'ail, & ces expressions sont familières. Mais des bouffées d'amour propre! comme

cela devient noble & oratoire sous votre plume merveilleuse !

Sauf à l'en corriger. Cette expression étoit autrefois particulièrement consacrée au barreau & à la chancellerie. On disoit : *sauf son recours sur un tel, sauf notre droit & l'autrui en toutes* ; mais depuis que vous vous en êtes fervi, elle a une grâce merveilleuse dans les discours oratoires. *Sauf à l'en corriger dans les cas de récidives trop fréquentes !*

Mais, hélas ! quelle est mon erreur ! Je voulois donner des leçons, je voulois relever des fautes, & je ne trouve que des beautés. J'ai tort, je reconnois ma faute, j'avoue que je mérite d'être *mis sur le tapis & tympanisé*. Mais comme ce font ici *des bouffées d'amour propre de mon esprit foible, des écarts d'orgueil auxquels je me suis laissé aller*, j'espère que vous voudrez bien me *passer ces foibleesses de l'humanité, sauf à m'en corriger dans le cas de récidives trop fréquentes.*

Je renonce donc à chercher des fautes dans vos sermons, j'examinerai maintenant la manière dont vous traduisez.

DE LA TRADUCTION.

Vous avez voulu traduire, Monsieur, l'Allemagne est pleine de vos traductions, & les libraires de ce pays s'adressent ordi-

nairement à vous quand ils ont de ces fortes d'ouvrages à commander. Il ne faut pas s'en prendre à eux, s'ils ont tant de confiance en votre habileté; il est naturel de croire qu'un allemand, Secrétaire perpétuel des beaux-esprits françois d'Allemagne, s'il n'est pas un bel esprit lui-même, saura du moins assez les deux langues pour faire une traduction passable.

Le premier & le plus indispensable des devoirs du traducteur, c'est de rendre la pensée. La clarté, la justesse, la précision, la correction, la décence se rapportent à ce devoir. Ces qualités, selon Mr. de Marmontel, ne sont pas difficiles à acquérir, sur-tout dans notre langue qui est naturellement claire & noble.

Voyons donc, Monsieur, à quel degré vous possédez ces qualités si faciles à acquérir pour un traducteur françois. Je ne choisirai point ici la traduction d'un traité de philosophie, on fait que vous avez écrit contre les philosophes, ce qui ne suppose pas grande philosophie; & il est naturel qu'on traduise mal ce qu'on n'entend pas. Je n'examinerai point les romans que vous avez fait passer dans notre langue, ce genre exige un certain goût, une certaine délicatesse, une certaine connoissance qu'on ne sauroit raisonnablement exiger dans une

personne de votre caractère. Mais vous êtes orateur, Monsieur, & vous n'êtes pas un de ces orateurs obscurs dont l'éloquence timide n'ose se produire au grand jour. Placé depuis un grand nombre d'années sur le théâtre le plus brillant de la littérature françoise en Allemagne, vous êtes l'interprète d'une Académie qui a vu & qui voit encore tant de grands hommes parmi ses membres. Appelé par votre état à faire passer dans les cœurs les vérités de la religion chrétienne, vous avez prononcé & mis au jour une quantité innombrable de sermons *qui*, comme vous le dites dans celui que j'ai cité plus haut (pag. 10.) *forment une suite de volumes sur lesquels il a plu à Dieu de répandre sa bénédiction.* C'est donc dans l'éloquence que vous excellez, c'est dans ce genre, que *Dieu vous a donné ses bénédictions*, vos traductions dans ce genre doivent donc être les meilleures de vos traductions.

Je prends celle du Panégyrique du Roi par Mr. Engel, mais dès la première période, mes *bouffées d'amour propre* reviennent, & je crois pouvoir relever un grand nombre de fautes. Cette période seule me suffira pour vous montrer que vous n'avez aucune des qualités essentielles à un bon traducteur. La voici avec l'original.

Wenn schon ein zu dürftiger und zu geringfügiger Gegenstand dem Redner nachtheilig ist; so ist es noch weit mehr ein zu großer und zu erhabener. An jenem kann noch immer sein Witz oder sein Scharfsinn Seiten finden, von denen er merkwürdig erscheint; er kann durch die Zauberkräft der Beredsamkeit seine Zuhörer täuschen, kann, wenn auch nicht Bewunderung für den Mann, den er loben will, wenigstens Bewunderung für sich selbst erwecken.

Quand un orateur est appelé à traiter un sujet trop mince & de peu de valeur, il est dans l'embaras; mais il y est bien plus, lorsque son sujet est trop grand & trop élevé. Dans le premier cas il peut à force d'esprit & de sagacité, saisir des côtés propres à faire quelque illusion; il peut par la magie de l'éloquence jeter ses auditeurs dans une espèce d'enchantement; & s'il ne vient pas à bout de faire admirer le personnage qu'il loue, il se fait au moins admirer lui-même.

Je dis donc que cette période a tous les défauts que peut avoir une traduction, & je le prouve.

De la Clarté.

Une traduction est claire lorsqu'elle offre la vraie connoissance de l'original, lorsque les mots, les phrases, les périodes liés entre eux par des rapports réels & sensibles, se prêtent mutuellement de la lumière, & conduisent l'esprit naturellement & sans effort à la connoissance complete de l'original.

D'après cette définition :

1°. Je remarque dans l'original une liaison qui unit tellement les deux premiers membres de la période que l'un fait attendre l'autre, cette liaison est marquée sensiblement par les mots *weun schon; so*. Elle dispaeroit tout-à-fait dans la traduction. Après le premier membre, c'est-à-dire, après le mot *embarras*, on peut mettre un point, le sens est fini, le lecteur n'attend rien de plus. Il n'en est pas de même dans l'allemand; lorsque le mot *ist*, est prononcé, l'esprit en suspens attend encore quelque chose, & le *so ist es* qui suit se lie naturellement à ce qui précède. Vous avez donc manqué cette liaison qui jette de la lumière sur la période & la rend plus oratoire, vous n'avez donc point rendu ici la clarté de l'original.

2°. *Est appelé à traiter, à force, faire illusion* détruisent aussi la clarté de l'original par les raisons que je dirai tout à l'heure.

3°. *Personnage* est synonyme à *homme*, mais toujours avec une idée accessoire favorable ou défavorable, énoncée ou sous-entendue; jusqu'ici il n'y a point de faute à dire, *faire admirer le personnage qu'il loue, personnage* se trouve joint à deux idées accessoires favorables, *faire admirer & louer*,

par conséquent il est pris en bonne part. Mais d'un autre côté ce *personnage* qu'on loue n'est pourtant qu'un *sujet mince & de peu de valeur*. Car voici le sens de la phrase en rapprochant les parties relatives :

Quand un orateur est appelé à traiter un sujet trop mince & de peu de valeur . . . s'il ne vient pas à bout de faire admirer le personnage qu'il loue, il se fait du moins admirer lui-même.

Or certainement quand un orateur traite un *sujet trop mince & de peu de valeur*, le *personnage* qu'il loue doit être un sot *personnage*. Ainsi vous auriez dû, ou ne vous point servir de ce terme, ou du moins déterminer l'idée accessoire qu'on devoit y attacher. Il est trop éloigné des mots *mince & de peu de valeur* pour qu'ils puissent indiquer cette idée,

De la Justesse.

La Justesse d'une traduction consiste à rendre l'original en termes propres, qui ne disent ni trop ni trop peu; à en exprimer l'énergie, autant que la langue dans laquelle on traduit en est susceptible.

Trop mince n'exprime pas *dürftiger*, d'ailleurs c'est une expression du style familier qui est déplacée au commencement d'un discours oratoire.

De peu de valeur est une expression improprie. On ne dit point que le sujet qu'un orateur a choisi est de *valeur* ou de *peu de valeur*, d'ailleurs ce n'est pas le sens de l'allemand, il s'agissoit d'exprimer la composition chétive du sujet relativement aux ressources que l'orateur pouvoit en tirer.

Il est dans l'*embarras*, ce n'est pas le sens de l'allemand *nachtheilig*, l'auteur a voulu dire seulement qu'un tel sujet n'est pas favorable à l'orateur, qu'il lui offre des difficultés.

Sagacité. Loke définit la sagacité une disposition de l'esprit à trouver promptement les idées moyennes qui montrent la convenance ou la disconvenance de quelque autre idée, & en même tems à les appliquer à propos; or ce n'est pas cette disposition qui saisit des côtés propres à faire illusion, c'est plutôt la *pénétration*, cette facilité de saisir sans fatigue & avec promptitude les choses les plus difficiles & de découvrir les rapports les plus cachés.

Saisir n'exprime pas *finden*. Le sujet est foible, stérile, il faut de la pénétration pour y trouver, pour y découvrir des rapports qui prêtent matière à la louange. On saisit ce qui peut s'échapper aisément, on découvre ce qui étoit caché; & voilà le

cas des côtés propres à faire illusion dans l'objet mince & de peu de valeur.

Faire illusion. Il y a dans l'allemand: *von denen er merkwürdig erscheint* ; par lesquels il paroît remarquable ; or je vous demande si cela veut dire propre à faire illusion.

Jetter dans une espèce d'enchantement. Ce n'est pas *täuschen*. Ce mot signifie proprement tromper, faire illusion ; & il y a loin de l'illusion à l'enchantement.

Qu'il loue. Il y a dans l'allemand *qu'il veut louer* ; cela est tout différent. Les mauvais orateurs qui veulent louer, ne louent pas toujours.

De la précision.

La précision consiste à ne rien dire de superflu, à ne rien omettre de nécessaire.

Additions superflues : est appelé à traiter ; à force ; faire quelque illusion ; jeter dans une espèce d'enchantement.

Omissions mal-adroites : la liaison des deux premiers membres exprimée par *Wenn schon . . . so* ; qu'il loue au lieu de qu'il veut louer ; bien plus au lieu de bien plus encore qui rendroit la phrase plus harmonieuse & plus oratoire ; *Noch weit mehr*.

De la Correction.

Un auteur est correct quand il observe scrupuleusement les règles de la grammaire. Quoique je sois Maître de langue, je fais mettre des bornes au respect qu'on doit à la grammaire; je fais qu'un homme de génie se met quelquefois au-dessus des règles minucieuses qu'elle prescrit; & qu'il seroit injuste de lui en faire un crime, lorsqu'il s'en est affranchi pour donner plus d'énergie à son style, plus de force à ses idées, plus de grâce à ses expressions. Mais n'ai-je pas prouvé que les termes impropres dont vous vous êtes servi, loin d'ajouter quelques beautés à votre traduction, ne font au contraire que détruire celles de l'original?

De la Décence.

Il y a vingt-quatre ans que Mr. de Prémontval, votre cher confrère à l'Académie, vous a démontré que le défaut principal de votre style consistoit dans l'indécence. Il tira de vos ouvrages je ne fais combien de phrases, qui prouvoient qu'il avoit raison. Vingt-quatre ans pour se corriger! c'est bien du tems. Si vous ne l'êtes pas encore après les bonnes leçons qu'il vous a données, mes peines sont perdues, vous ne vous corrigerez jamais.

Voici quelques-unes de ces phrases que Mr. de Prémontval avoit tirées de ces ouvrages sur lesquels il a plu à Dieu de répandre sa bénédiction.

Les genoux d'une ame.

Des femmes parleuses qui s'accrochent au premier venu.

Des ecclésiastiques qui se débauchent, dont le petit collet ne réprime point les effervescences.

Un projet d'établissement public où les ecclésiastiques pussent satisfaire aux besoins de la nature, sans embarras de ménage.

Des marmites que la mort renverse.

Ces douces fonctions de boire, de manger & de faire jouer les autres organes, auxquels la nature a attaché du plaisir &c. &c.

Mr. de Prémontval prétendoit voir aussi des indécences morales dans ces phrases; il avoit tort sans doute, & vous avez bien fait de lui faire un procès criminel; pour lui apprendre à mieux voir. Pour moi qui crains terriblement les procès criminels, parceque je ne suis pas académicien comme Mr. de Prémontval, je me bornerai à quelques indécences littéraires, c'est-à-dire, à ces indécences qui dans une traduction, travestissent un orateur noble & décent, & lui font parler un langage familier & populaire. En effet si Mr. Engel fait le françois,

que doit-il penser en lisant dans les dix lignes que nous venons d'examiner? *un sujet trop mince & de peu de valeur; un orateur dans l'embarras; à force d'esprit; venir à bout.* Toutes ces expressions familières ne sont-elles pas insupportables dans votre traduction, & ne donnent-elles pas à l'original un air froid & mi-burlesque dont il est bien éloigné.

Concluons donc de tout ce que je viens de dire que les dix premières lignes de votre traduction du Panégyrique du Roi par Mr. Engel sont détestables, qu'elles n'offrent ni clarté, ni justesse, ni précision, ni correction, ni décence; & comme on pourroit trouver les mêmes fautes & même de plus grandes encore dans toutes les phrases du même discours, concluons que, malgré votre double titre d'orateur académique & sacré, vous ne savez pas même traduire un discours oratoire.

Mais vous me direz peut-être, comment faut-il traduire? Un Maître de langue doit non seulement corriger les fautes de ses écoliers, il est encore obligé de leur montrer comment ils auroient dû faire. A cela je répondrai, qu'il n'y a rien de plus difficile que de bien traduire, sur-tout lorsque les deux langues ont peu d'analogie entre elles, & qu'on veut remplir tous les

devoirs de traducteur. L'allemand & le françois sont deux langues si différentes l'une de l'autre, qu'il paroît quelquefois impossible de faire passer dans la dernière la force, l'énergie & la précision qui caractérisent la première sous la plume des bons écrivains. D'ailleurs essayer de rendre un original, c'est jouter avec lui, & vous avouez vous-même, dans votre préface, que cette entreprise est au-dessus de vos forces. Elle sera donc bien plus difficile pour moi qui ne suis ni secrétaire perpétuel, ni académicien, ni orateur, ni prêtre; pour moi qui ne suis & ne serai probablement toute ma vie qu'un pauvre Maître de langue. Cependant pour ne pas mériter tout-à-fait vos reproches, je vais essayer de traduire à ma manière la période en question. Je mettrai votre traduction à côté de la mienne, afin que vous puissiez les comparer.

Traduction

de Mr. Formey.

Quand un orateur est appelé à traiter un sujet trop mince & de peu de valeur, il est dans l'embaras; mais il y est bien plus, lorsque son sujet est trop grand & trop élevé. Dans

Traduction

du Maître de langue.

Un orateur trouve, sans doute, des difficultés à traiter un sujet foible & stérile, mais il en éprouve bien plus encore dans un sujet trop grand & trop relevé. Dans le premier, il peut
 tou-

Le premier cas, il peut, à force d'esprit & de sagacité saisir des côtés propres à faire quelque illusion; il peut par la magie de l'éloquence jeter ses auditeurs dans une espèce d'enchantement, & s'il ne vient pas à bout de faire admirer le personnage qu'il loue, il se fait au moins admirer lui-même.

toujours avec de l'esprit ou de la pénétration découvrir des rapports qui prêtent quelque importance à la matière; il peut par la magie de l'éloquence, faire illusion à ses auditeurs: & s'il ne parvient pas à faire admirer la personne à laquelle il veut donner des louanges, il faudra du moins se faire admirer lui-même.

SECONDE LEÇON.

A MR. WEGUELIN, *membre de l'Académie des Sciences, Professeur d'histoire à l'Académie royale des Gentilshommes.*

Vous êtes Professeur d'histoire, Monsieur, ainsi nous examinerons un de vos ouvrages historiques; j'ouvre celui qui est intitulé: *Caractères historiques des Empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximin, à l'usage de l'Académie royale des Gentilshommes.* Ah! Monsieur, il faut qu'ils aient un grand fond de pénétration ces jeunes gentilshommes que

B

vous instruisez, s'ils peuvent parvenir à comprendre la suite de phrases enygmatisques dont votre livre est composé. Quel cahos de phrases barbares & dépourvues de sens ! quelle quantité innombrable de solécismes, de barbarismes, de termes bas, indécens, malhonnêtes ! quel amas confus de périodes ridicules maussadement entassées les unes sur les autres ! Je voudrois bien en analyser quelques-unes de ces périodes, mais l'analyse suppose un sens, un ordre, un arrangement, une composition, & je ne trouve dans votre ouvrage ni sens, ni ordre, ni arrangement, ni composition. Comment faire l'analyse d'une suite de termes vagues qui n'ont aucune liaison entre eux, & dont on ne peut presque jamais saisir ni le vrai sens ni les rapports ? Comment saisir un seul endroit où l'on puisse attacher un fil qui aide à trouver les issues de ce labyrinthe ? Et pour vous prouver que je ne dis rien de trop, prenons une page de votre ouvrage au hasard. Je lis page 189. T. I.

Caius étoit du nombre de ces caractères qui vils esclaves de leurs sensations n'observent dans la liaison de leurs idées aucun autre ordre, que celui que le hazard a mis dans la succession des évènements qui leur sont arrivés,

Peut-on dire qu'un caractère a des sensations, qu'il est le vil esclave des sensations? peut-on dire qu'un caractère n'observe aucun autre ordre dans la liaison de ses idées que celui que le hazard a mis dans la succession des évènements qui leur sont arrivés? Est-ce qu'il arrive des évènements à des caractères?

Cet état est celui de l'enfance, & Caius ne différerait d'un enfant que par l'impétuosité des passions, qu'il joignoit à celle de ses idées.

Joindre l'impétuosité des passions, à l'impétuosité de ses idées & différer en cela d'un enfant! qu'est-ce que cela signifie?

Si l'on veut avoir la clé de la conduite de Caius, il faut le regarder comme un bel esprit manqué qui, n'ayant pas assez de fond pour soutenir le personnage qu'il vouloit représenter, faisoit de son caractère un ouvrage de pièces rapportées où prédominoit la tyrannie de Tibère, avec laquelle Caius avoit combiné les prodigalités d'Antoine, la férocité de Sylla, la vanité de Lépidus & l'avarice de Crassus.

Quel galimathias! un homme peut-il faire de son caractère un ouvrage de pièces rapportées! Un esprit manqué! quel langage bas & populaire? Ce Caius qui est à la fin ne feroit-il pas croire qu'il est question d'une autre personne que du Caius qui est nommé au commencement? Continuons:

Un homme d'esprit a toutes les peines du monde d'allier avec les règles de la bienséance un seul vice du cœur ou travers de l'esprit, c'étoit donc un grand trait de folie de la part de Caius de vouloir rassembler tous les ridicules.

C'est précisément ce qu'un homme d'esprit entend le mieux que d'allier un vice du cœur avec les règles de la bienséance, ce sont les fots qui ne peuvent pas en venir à bout. Et puis, peut-on dire que Caius avoit la folie de vouloir rassembler toutes les espèces de ridicules? Les ridicules ne viennent que de l'ignorance ou des faux jugemens; Caius n'avoit pas plus envie de se rendre ridicule par sa conduite, que Mr. Weguelin par son livre. Suivons toujours:

Un petit-maître qui imite tous les travers de son siècle, differe seulement de Caius en ce que cet Empereur qui joignoit la qualité d'esprit frivole à celle de maître du monde pouf-foit à l'extrême chaque inconséquence de son esprit.

Le propre d'un petit-maître n'est pas d'imiter tous les travers de son siècle, c'est de se distinguer par un ton décisif, par un air avantageux, par des manières libres & étourdies. Comment Caius diffère-t-il d'un petit-maître qui imite tous les travers de son siècle, en ce que cet Empereur pouf-

foit à l'extrême chaque inconféquence de son esprit? Est-ce qu'un petit-maître de cette espèce ne peut pas en faire autant?

Cette page suffit, à ce que je crois, pour vous faire voir que presque toutes vos phrases n'ont pas le sens commun, je vais maintenant examiner quelques-unes de vos expressions favorites. Puissent mes remarques vous faire comprendre le grand besoin que vous avez d'étudier la langue françoise!

Maquereau.

J'en demande pardon aux Dames qui liront cet ouvrage; mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre si ce vilain mot se trouve ici écrit tout du long, c'est à Mr. le Professeur de l'Académie des Gentilshommes, qui s'en sert dans un livre destiné à l'instruction des dits Gentilshommes, & qui dit fort décemment page 347. Tome I.

Maquereau de Néron & ministre de ses débauches, Othon ne paroïssoit occupé que de ce qui pouvoit relever sa figure, & lui faire remporter le prix de la mollesse.

Figurez-vous, Monsieur, qu'un brave & honnête gentilhomme poméranien revoiant son fils lorsqu'il a fini ses études dans l'Académie où vous professez, invite toute la noblesse des environs à venir partager sa joie, figurez-vous que le pasteur

du village interroge au deffert le jeune homme en présence de toutes les nobles poméranienes, & qu'il lui demande ce que c'étoit qu'Othon; il répondra fans doute, qu'il fut d'abord *Maquercan* de Néron, & le pasteur trouvera la réponse très-juste, & le père sera enchanté, & les belles poméranienes diront que c'est une belle chose que d'apprendre l'histoire.

Hélas! Monsieur, il faut donc vous l'apprendre, ce terme est grossier, il est mal-honnête de s'en servir, & on est impardonnable de le mettre dans un livre destiné à l'éducation de la jeunesse. Voltaire lui-même qui s'en sert dans un ouvrage tel que la *Pucelle* ne le donne que comme un terme de gens grossiers. Ecoutez bien, Monsieur Weguelin, vous prendrez des leçons de décence dans la *Pucelle*.

Pour colorer comme on put cette affaire
Le roi fit choix du conseiller Bonneau
Confident sûr, & très bon Tourangeau:
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour où tout se peint en beau,
Nous appellons être l'amî du prince,
Et qu'à la ville, & sur-tout en province,
Les gens grossiers appellent *maquercan*.

Nu idéal.

Selon Mr. Mengs premier peintre du Roi d'Espagne, selon Mr. Winkelmann cé-

lèbre antiquaire qui a vu tous le *nus* que le ciseau des anciens sculpteurs grecs & romains nous a transmis, enfin selon tous les grands artistes, il y a deux fortes de beautés, l'une sensible & existante, & l'autre *idéale*, mais aucun de ces Messieurs n'a connu deux fortes de *nus*; il n'y a un *nu idéal* que dans l'esprit des jeunes-gens qui n'ont pas encore vu le *nu* réel, c'est apparemment dans ce sens qu'il faut entendre la phrase suivante de Mr. Weguelin T. II p. 40. Comme l'on juge de la beauté & de la Symétrie d'un corps, selon qu'il approche davantage du *nu idéal*, de même la sagesse lorsqu'elle juge de la vertu, la considère dépouillée de tous les dehors fastueux & imposans.

Frugal, frugaux.

Les Romains dites-vous (Tom. I page 328) étoient si peu nécessités d'être frugaux que la magnificence de la cour & le luxe des grands étoient au contraire les seuls moyens par lesquels les richesses qu'engloutissoit la capitale resfluient dans les provinces.

Dites-moi, Monsieur, est-ce que vous n'avez chez vous ni dictionnaire ni grammaire? si cela est, je vous conseille de vous en pourvoir; car en vérité vous en avez le plus grand besoin. Mais si vous avez la grammaire de Restaud, & que vous vouliez

prendre la peine de la consulter, vous y verrez dans les premiers principes, presque au commencement page 47. (neuvieme édition, Paris, Lottin le jeune 1766) que les noms terminés au singulier par *al* font ordinairement leur plurier en *aux*, excepté les substantifs *bal, cal, pal, régal,* & les adjectifs *austral, boréal, conjugal, fatal, filial, frugal, jovial, littéral, naval, pascal, pastoral, trivial, vénal,* dont la plupart n'ont point de plurier. Ouvrez le Dictionnaire de l'Académie, il vous dira que *frugal* n'a point de plurier au masculin.

Mais pourquoi m'amuser à vous donner ici des principes que les enfans de fixième doivent savoir? j'aime mieux vous renvoyer au valet d'une de nos comédies qui donne les mêmes règles à un soldat ivre qui faisoit les mêmes fautes que vous. C'est dans la fixième scène de la Comédie sans titre de Boursault. Ce soldat vient chez l'auteur du Mercure pour obtenir la grâce d'être nommé dans ce livre sublime; il ne trouve à la maison que Merlin son valet. Celui-ci lui donne d'excellentes règles sur les pluriers en *aux*. Ecoutez bien, Monsieur le Professeur, & tâchez de profiter des leçons de Merlin.

* * *

LA RISSOLE, MERLIN.

La Rissole.

Bon jour, mon Camarade.
Pentre sans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est - ce ici ?

Merlin.

Quel homme est - ce ?

La Rissole.

Un bon vivant, aligre ;
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni
maigre.
Pai su de son libraire où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant qui jamais ne repose.

Merlin.

Dites - moi, s'il vous plaît, voulez - vous quel-
que chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

La Rissole.

Est - il là ?

Merlin.

Non.

La Rissole.

Tant pis je voulois lui parler.

Merlin.

Me voila.

L'un vaut l'autre. Je tiens un régistre fidèle,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoique ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

La Riffôle.

Je voudrois bien être dans le Mercure :
Py ferois que je crois, une bonne figure.
Tout-à-l'heure en beuvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le Roi la savoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

Merlin.

Il fait bien: donnez vous patience . . .

La Riffôle.

Mordié je ne saurois avoir ma subsistance.

Merlin.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

La Riffôle.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué ;
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce

Du canon que lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort les Hollandois souffrirent bien des maux!
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

Merlin.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux. C'est
Pordre.

La Riffole.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous
mordre;
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

Merlin.

Il faut dire fatals & navals. C'est la règle.

La Riffole.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principaux.

Merlin.

Il faut dire inégaux, principaux. C'est le terme.

La Riffole.

Enfin après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux.
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

Merlin.

Il faut dire Régals & Carnavals.

La Riffole.

Oh! Dame;

M'interrompre à tous coups c'est me chifonner
Pame.

Franchement.

Merlin.

Parlez bien; on ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux.
Vouloir parler ainsi c'est faire une sottise.

La Riffole.

Eh! mordié comment donc voulez-vous que je
dise?

Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégaux, principaux, & des Vice-Amirals;
Lorsqu'un moment après pour mieux me faire
entendre

Je dis fataux navaux devez-vous me reprendre.
P'enrage de bon cœur quand je vois un trigaut
Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

Merlin.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre?
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux*,
On dit, c'est mon égal, & ce sont mes égaux.
C'est l'usage.

La Riffole.

L'usage? Hé bien soit. Je l'accepte.

Merlin.

Fatal, naval, régat, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens & d'érudition,
On fait que chaque règle a son exception.
Par conséquent on voit par cette raison seule...

La Riffole.

J'ai des demangeaisons de te casser la gueule.

Merlin.

Vous?

La Riffole.

Oui, palfandié moi: je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout:
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

Merlin.

Et tu crois au Mercure obtenir une place?
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

La Riffole.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître.
Je déclare à tous deux que je n'y veux point être:
Plus de mille soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Riffole eût été:
C'étoit argent comptant; j'en avois leur parole.
Adieu, Pays. C'est moi qu'on nomme la Riffole.
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

Merlin.

Adieu guerrier fameux par tes combats navaux,
Je finis comme Merlin, Monsieur, & je
vous dis :

Adieu fameux Auteur par tes repas frugaux.

TROISIEME LEÇON.

A MR. FREDERIC RECLAM, *Ministre
du St. Evangile, Professeur au Collège fran-
çois & Pasteur de l'Eglise françoise de Berlin.*

J'examinerai, Monsieur, les sermons que
vous venez de faire imprimer à Berlin chez
Etienne de Bourdeaux; nous les parcourrons

ensemble, & nous nous arrêterons sur les passages qui me fourniront occasion de vous faire les observations que je croirai nécessaires à vos progrès dans notre langue.

Faire preuve, faire ses preuves.

Dans le sens propre, ces expressions ne se disent que de la noblesse. Elles signifient justifier par de bon titres qu'on est de noble extraction. Ainsi on dit: *faire preuve de noblesse*, ou absolument *faire ses preuves*. Au figuré, on dit aussi qu'un homme a fait ses preuves lorsqu'il s'est fait connoître pour homme de valeur, pour honnête homme, pour sçavant &c.

Vous remarquerez 1°. que ces expressions soit au propre, soit au figuré sont toujours prises en bonne part, on dit bien, *faire preuve de valeur*, mais on ne dit pas *faire preuve de bassesse*, *faire preuve d'ignorance*.

2°. Une autre observation qui confirme la précédente, c'est que ces expressions au propre & au figuré supposent toujours des qualités estimables ou recommandables qu'il s'agit d'établir ou de justifier, parce qu'elles sont nécessaires ou contestées. Ainsi lorsqu'il s'agit d'entrer dans un chapitre noble ou dans quelque autre corps où les nobles seuls puissent être admis, la noblesse est une qualité nécessaire qu'il faut

établir ou justifier par des preuves: ainsi lorsqu'il s'agit de charger un homme de quelqu'emploi où la valeur, la science, la prudence &c. sont nécessaires, on dit fort bien: *on peut charger cet homme de cet emploi, il est capable de le remplir, il a fait ses preuves.*

C'est d'après ces principes que nous jugerons la même expression que vous employez page 3.

Si pour être digne de la vocation de pasteur & obtenir le prix d'une vocation fidelement remplie, il faut être ce qu'un homme n'a jamais été & ne sera jamais, irrépréhensible; qui osera se permettre le desir d'être pasteur? Et ne seroit-ce pas faire preuve d'orgueil & de présomtion que d'aspirer à l'être.

Faire preuve d'orgueil & de présomtion n'est pas plus françois que faire preuve d'ignorance & de bêtise. L'orgueil & la présomtion étant des qualités vicieuses, on n'a jamais besoin d'en faire preuve.

Porter dans les oreilles.

Que diriez-vous, Monsieur, si je vous disois: *Que portez-vous dans les oreilles?* Votre premier mouvement ne seroit-il pas de porter le doigt à votre oreille pour voir s'il n'y a point quelque chose qui ait pu occasionner cette ques-

tion? Vous imagineriez-vous que j'ai pu vouloir dire par là: *Que dites-vous à vos auditeurs? que leur enseignez-vous?* Mais, oui, vous le croiriez sans doute, puisque vous avez employé cette phrase dans ce sens, & que vous ne vous êtes probablement pas aperçu de l'équivoque ridicule qu'elle présente. Voici les paroles que vous adressez aux Ministres en leur disant qu'ils doivent prêcher d'exemple:

Offrez aux yeux ce que vous portez dans les oreilles, il n'est point d'autre chemin pour arriver au cœur. (Page 4.)

Ah! Mr. Reclam, quand vous avez porté cette phrase dans les oreilles, on pouvoit vous le passer, vous êtes ministre; il faut prêcher, & en chaire comme ailleurs on fait ce qu'on peut. Mais qui vous forçoit à l'offrir à nos yeux par la voie de l'impression? croyez moi, Mr. Reclam, une autrefois ne soyez pas si prompt à offrir aux yeux ce que vous portez dans les oreilles.

De la Cacophonie.

La Cacophonie est un vice d'élocution qui consiste dans un ou plusieurs sons désagréables. La cacophonie est désagréable dans la conversation, dans le style familier, mais elle est insupportable en éloquence & en poésie.

En

En général (*) tout discours est agréable à l'oreille, lorsqu'il se prononce facilement. Il faut donc éviter la répétition des mêmes sons, les hiatus & tout ce qui fait faire des efforts à celui qui lit. Ainsi le commencement de la phrase suivante doit vous avoir coûté une grande peine à prononcer.

A quoi croyez-vous, mes frères, que la morale de J. C. dût ses succès? (page 4.)

Placez-vous devant un miroir, & prononcez ces trois syllabes: à quoi croy, vous verrez votre bouche s'ouvrir par trois degrés différens, toujours de plus en plus, & de la manière la plus désagréable, & votre oreille sera déchirée pour peu qu'elle soit sensible. Mais si vous n'avez pas senti la dureté de ces trois sons; je vous plains, vous ne vous corrigerez jamais; car comme dit fort bien Mr. de Condillac: sur tout cela il n'y a point de préceptes à donner à ceux qui ne sont pas heureusement organisés: les autres ont l'oreille pour guide.

Les Prochains.

Voici une de ces expressions singulières, qu'on trouve dans toutes vos prières

(*) Condillac, dissertation sur l'harmonie du style.

& dans dans tous vos sermons : elle fait partie de ce style que M. de Voltaire appelloit si plaisamment le style réfugié. Je lis page 72.

Soyez bons & vous gagnerez l'affection de vos prochains, & vous serez sûrs au moins de ne pas leur déplaire. Et page 29.

Mais quel usage recueillerons-nous de cette vérité que nos vertus sont imparfaites ? Il en est deux : l'un relatif à nous-mêmes ; l'autre relatif à nos prochains. . . .

C'est une faute grossière de donner un plurier au mot *prochain*. Vous pouvez vous en convaincre vous-même, en cherchant ce mot dans le Dictionnaire de l'Académie, vous y lirez :

“ *Prochain*, substantif masculin, se dit de chaque homme en particulier & de tous les hommes ensemble. (Il faut aimer son prochain comme soi-même.) Il n'a d'usage qu'au singulier, & dans la morale chrétienne.”

Je crois que vos prochains dévots auront été fort édifîés de votre sermon ; mais les oreilles de vos prochains françois auront été déchirées par ce solécisme, & ils vous prieront sans doute de prendre encore quelques leçons avant que de faire imprimer vos sermons.

De la Disconvenance.

Je lis page 67.

La charité n'exclut point la sagacité d'esprit ; elle n'est point cette bonté , cette douceur prétendue que rien n'émeut , que rien ne touche , & qui au fond ne sont que froideur & qu'insensibilité , & peut-être moins des vertus du cœur que des défauts de l'esprit.

Vous aviez fort bien fait de mettre au singulier les verbes *n'émeut*, *ne touche*, parce qu'ils se rapportent à *cette bonté* *cette douceur*, qui ne sont proprement qu'une seule qualité exprimée par deux termes ; mais après avoir mis au singulier, jusqu'au milieu de la phrase, tout ce qui a rapport à cette qualité, il ne falloit pas ensuite la supposer tout d'un coup au pluriel, & dire, *que cette bonté , cette douceur que rien n'émeut ne sont que froideur & qu'insensibilité*, c'est ce qui s'appelle faire une faute contre la convenance.

Je remarque encore dans cette phrase une seconde faute de la même espèce ; mais avant que de vous la montrer, je ferai peut-être bien de vous expliquer avec Mr. du Marfais (*) ce que c'est que la disconvenance.

(*) Principes de Grammaire.

“ On se sert du terme de disconvenance, dit cet habile grammairien, pour désigner des mots qui composent les divers membres d'une période, lorsque ces mots ne conviennent pas entr'eux; soit parce qu'ils sont construits contre l'analogie, ou parce qu'ils rassemblent des idées disparates, entre lesquelles l'esprit apperçoit de l'opposition, ou ne voit aucun rapport. Il semble qu'on tourne d'abord l'esprit d'un certain côté, & que lorsqu'il croit poursuivre la même route, il se sent tout d'un coup transporté dans un autre chemin. Ce que je veux dire s'entendra mieux par des exemples.

Un de nos auteurs a dit que *notre réputation ne dépend pas des louanges qu'on nous donne, mais des actions louables que nous faisons.* Il y a disconvenance entre les deux membres de cette période, en ce que le premier présente d'abord un sens négatif, *ne dépend;* & dans le second membre on sous-entend le verbe dans un sens affirmatif. ”

Prenons maintenant la fin de votre période;

*Cette bonté, cette douceur que rien n'émue
 Et qui au fond ne sont que froideur Et
 qu'insensibilité, Et peut-être moins des vertus
 du cœur que des défauts de l'esprit.*

& difons comme Mr. Du Marfais; il y a difconvenance entre les deux membres de cette période, en ce que le premier préfente d'abord un fens négatif, *ne font*; & dans le fecond membre on fous-entend le verbe dans un fens affirmatif.

On peut dire auffi que les périodes fuyvantes pèchent contre la convenance.

Sa vie (de la vraie vertu) *eft* une chaîne de bonnes œuvres qui fe fuivent comme les eaux d'un paisible ruiſſeau coulant fur un fond toujours uni. Page 191.

Une chaîne qui reſſemble aux eaux d'un paisible ruiſſeau coulant fur un fond uni! toutes ces idées doivent être bien furprifes de fe trouver enſemble.

Que la méchanceté & le libertinage calomnient ainſi le genre humain, pour couvrir leur turpitude du voile de la prétendue corruption générale.....

A la vérité, ils font bien fots les méchans & les libertins, de vouloir couvrir leur turpitude du voile de la prétendue corruption générale, car rien n'eſt moins propre à couvrir la turpitude & à lui fervir de voile que la prétendue corruption générale.

Le premier, d'abord.

On lit dans un autre endroit: *Les défauts du prochain font toujours ce qui vous frappe*

le premier ; d'un coup d'œil vous les voyez, & cette pénétration flatte votre amour propre.

Le premier ne peut pas se prendre adverbialement. Il falloit dire : *Les défauts du prochain sont toujours ce qui vous frappe d'abord, ou sont toujours la première chose qui vous frappe.*

Support, supporter.

Il me semble que vous n'avez pas une idée bien claire de la véritable signification du mot *support*. Je vais tâcher de vous le faire comprendre d'après le Dictionnaire de l'Académie.

“*Support* signifie au propre ce qui soutient quelque chose.

Il signifie figurément aide, appui, soutien, protection. (ce fils est le support de sa famille.)”

Il ne signifie donc point cette vertu qui nous fait souffrir avec patience les défauts, les infirmités du prochain. C'est pourtant dans ce dernier sens que vous le prenez dans les phrases suivantes ;

L'homme débonnaire & doux ! qui ne l'aideroit, mes frères ? Nous sommes tous foibles ; nous avons tous besoin de support, & nous le sentons ; notre amour propre exige des ménagemens, des attentions, des égards, & l'homme débonnaire nous supporte, sans faire remarquer

seulement que ses procédés sont ceux du support. Page 78.

Je vois ici un motif d'humilité pour nous, & un motif de support envers nos frères. Pag. 129.

Montrons aussi notre humilité par notre support pour les foiblesses & les défauts du prochain. Page 135.

Ce qui vous a trompé dans la véritable signification de ce mot, c'est que le verbe *supporter* se prend réellement dans le sens que vous donnez au substantif. On dit très-bien *supporter les défauts du prochain*; de-là vous avez conclu qu'on pouvoit dire *avoir du support pour son prochain, ou pour les foiblesses de son prochain, ou envers ses frères*. Une autre fois ne vous en fiez pas à vos propres lumières, & consultez le Dictionnaire.

Galimatias.

Je trouve page 80. *Que faut-il donc pour gagner l'affection, pour gagner les cœurs? La charité; elle couvre une multitude de fautes; elle fait plus, elle nous fait pardonner même ce qui n'en est point.*

Que veut dire *ce qui n'en est point*? La charité nous feroit-elle pardonner ce qui n'est point faute? Et si elle le faisoit, feroit-elle plus que de nous faire pardonner

des fautes ? Voilà ce qui s'appelle du galimatias.

Envoi, Mission.

Ces deux mots sont synonymes avec cette différence, que le premier se dit particulièrement (*) des marchandises; (cette marchandise est de bon débit, on en a déjà fait deux envois) & le second s'emploie ordinairement en parlant des choses qui regardent la religion; ainsi l'on dit: *la mission de Jésus-Christ; la mission des Apôtres*, & non comme vous avez mis page 90. *l'envoi du fils de Dieu*, &c.

Le, la, les.

Lorsque *le, la, les* sont pronoms conjonctifs, ils doivent s'accorder en genre & en nombre avec le nom dont ils rappellent l'idée; c'est ce que vous lirez, Monsieur, dans toutes les Grammaires françoises, & ce que vous dira le moindre écolier de sixième de la plus petite ville de France. Par exemple, si m'adressant à un Ministre qui oseroit débiter des satyres dans la chaire de vérité, je lui disois: *Les satyres que vous faites en chaire, ne deviendront pas un scandale général, mais il la deviendront au moins pour*

(*) Dict. de l'Acad. franç.

plusieurs, je pécherois contre cette règle, en me servant du pronom *la* qui est au féminin, pour rappeler l'idée d'un scandale général qui est du masculin. Je ferois encore une autre faute, puisque le pronom *la*, selon le sens de ma phrase ne devrait rappeler que l'idée d'un scandale particulier, & qu'il rappelle en effet celle d'un scandale général.

Vous avez fait ces deux fautes dans la phrase suivante, page 106.

Vos exemples, sans doute, ne deviendront pas la loi générale, mais ils le deviendront au moins pour plusieurs. Ce *le*, qui est du masculin, ne sauroit rappeler l'idée de *la loi générale*, qui est du féminin. Si vous aviez mis, *ils la deviendront*, vous auriez évité cette faute; mais *la* seconderoit toujours, car *la* seroit mis au lieu de *loi générale*. Or a-t-on jamais dit que *des exemples deviendront la loi générale pour plusieurs*? S'ils ne sont une loi que pour plusieurs, cette loi n'est pas générale.

Vous me direz peut-être que vous avez lu dans les Grammaires françoises, qu'une femme à qui on demande: *Etes-vous malade?* doit répondre *je le suis*; mais cet exemple ne conclut rien en votre faveur, comme vous allez voir par les remarques

suivantes que je tire de la Grammaire de M. de Condillac. (*Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme.*)

Une femme à qui on demande; *êtes-vous malade*, ou *êtes-vous la malade*? répond à la première question, *je le suis*, & *je la suis* à la seconde. Voilà certainement l'usage; il s'agit d'en rendre raison.

Je remarque d'abord que dans les phrases où le pronom ne doit être qu'au singulier masculin, le nom auquel on le rapporte est toujours un adjectif, *malade*. Au contraire dans celles où il peut être au féminin ou au pluriel, il tient toujours la place d'un substantif sur lequel l'attention se porte, *la malade*, *la loi générale*

Je remarque en second lieu, que lorsque ce pronom se rapporte à un substantif, il est dans l'analogie de la langue qu'il en suit le genre & le nombre. On dira donc, *je la suis*, *la*, c'est-à-dire *la malade*. On dira donc, *ils la deviendront*, *la*, c'est-à-dire *la loi générale*.

Mais les adjectifs, quoiqu'ils prennent souvent différentes formes suivant le nombre & le genre des noms qu'ils modifient, ne sont eux-mêmes ni du masculin, ni du féminin, ni du singulier, ni du pluriel. Il n'y a donc pas de fondement pour changer

la terminaison du pronom qui en prend la place; & on lui laisse la forme primitive, qui se trouve celle qu'on a choisie pour marquer le masculin & le singulier.

Remarques sur la nature des pronoms.

Un pronom est un mot destiné à nous rappeler l'idée d'un nom, & à en éviter la répétition désagréable. D'après cette définition, il est clair que le nom dont on veut rappeler l'idée doit être déjà connu; on ne rappelle point à l'esprit ce qu'il ne connoît pas; on ne répète point ce qui n'a pas encore été prononcé. Ainsi toutes les fois que je trouverai, dans une phrase un pronom, sans connoître le nom qu'il doit rappeler, je pourrai assurer que l'auteur n'a pas encore assez étudié la Grammaire, & je ferai une œuvre de charité en lui donnant quelques leçons, afin de prévenir pour la suite des fautes aussi grossières.

On lit page 106.

Vous êtes père! mon cher auditeur! la vertu, la religion honorées dans votre maison, l'activité, le respect pour leur vocation, l'horreur du libertinage inspirés à votre fils, &c.

Si *maison* étoit au pluriel, il seroit naturel d'y rapporter *leur*; mais, en vérité, se seroit-on attendu qu'il faille rapporter ce

leur à vos fils qui se trouvent à la ligne suivante? En France le correcteur d'imprimerie n'auroit pas laissé passer cette faute.

Fertile, fécond, intercepter, interception, &c.

On lit page 107.

Vous êtes bon & honnête dans vos principes, mais vous êtes foibles, vous ne les suivez pas toujours; & il ne faut souvent qu'une seule chute pour nous briser. Un seul péché est quelquefois aussi comme ce grain de sénévé qui devient un grand arbre qui attire à lui les sucs nourriciers de la terre, & qui de son épais feuillage intercepte les rayons fécondans du soleil.

Ah! M. Reclam, que de fautes! quelle quantité de fautes dans ce peu de lignes! Je me bornerai à quelques-unes. Si je voulois relever tout, une seule page me fourniroit des volumes; & il ne faut pas des volumes pour prouver que la poussière n'est pas de l'or. Mon but est de vous instruire, vous, mes lecteurs & vos auditeurs qui, en vérité, sont un peu trop bénévoles.

Je ne parlerai donc point de la disconvenance qu'il y a dans ces phrases, vous êtes foibles, vous ne ne les suivez pas, & il ne faut souvent qu'une seule chute pour nous briser; il suffit de lire ce nous après ces vous pour sentir la faute. Je ne vous dirai

point que ces trois *qui*, qui ont deux rapports différens, rendent la période louche; je ne parlerai point de *ce seul péché semblable à un grand arbre qui attire à lui les sucus nourriciers de la terre*; je me contenterai de vous faire quelques observations sur l'épithète *fécondans*, que vous donnez aux rayons du soleil, & sur le verbe *intercepter*, auquel vous donnez ici une signification qui lui est étrangère.

Une chose féconde est une chose qui contient en elle-même la qualité de produire. Cette qualité est intérieure, naturelle, indépendante des causes extérieures. Ainsi l'on dit que la terre est naturellement féconde, lorsqu'on veut dire qu'elle contient en elle-même tout ce qu'il faut pour devenir fertile, lorsque les rayons du soleil & les soins du cultivateur auront dirigé cette fécondité. Mais les rayons du soleil ne peuvent pas donner cette fécondité à la terre; ils la fertilisent, ils ne la fécondent point. La fécondité suppose dans la chose le principe de la génération. Il est vrai qu'on dit bien: *la chaleur féconde du soleil, la lumière féconde du soleil*: mais alors on s'exprime figurément, en attribuant au soleil la faculté de produire lui-même les biens qu'il ne fait que développer sur la terre. Au lieu qu'on ne peut pas dire, *la*

lumière fécondante du soleil, les rayons fécondans du soleil, parce que fécondant signifie qui donne la fécondité, & que le soleil ne donne point la fécondité à la terre. On peut dire figurément qu'il donne ce qu'il développe, mais on ne peut dire ni au propre, ni au figuré, qu'il donne la vertu de produire ce qu'il ne fait que développer.

Intercepter. Cherchez ce mot dans le Dictionnaire de l'Académie, vous trouverez,

“ *Intercepter, v. a. surprendre. Il ne se dit guères que des lettres ou d'autres choses semblables, par où l'on découvre quelque secret. (On a intercepté une lettre, un paquet d'importance.)* ”

D'après cette explication, voyez vous-même, si *l'épais feuillage de votre seul péché devenu un grand arbre, peut intercepter les rayons fécondans du soleil.*

Vous pourriez peut-être me répondre qu'on dit: *l'interception des rayons de la lumière*; mais cette réponse prouveroit que vous confondez très-souvent le sens du verbe & du substantif. Souvenez-vous bien, Monsieur, que quelquefois le verbe a une signification beaucoup plus étendue que le substantif; & quelquefois le substantif une signification plus étendue que le verbe; &

gardez - vous d'attribuer indifféremment le même sens à l'un & à l'autre

Cela m'est doux au cœur.

Rien ne me seroit plus doux au cœur, que de pouvoir, par mes leçons, vous épargner le ridicule que des méchans jettent sur vos sermons. Il vous est sans doute très-doux au cœur de faire imprimer vos sermons; mais cette douceur dangereuse peut se changer bientôt en amertume.

Je ne parle ainsi, Monsieur, que pour vous mieux faire sentir le ridicule de ce *doux au cœur*, dont vous vous servez page 127.

Une œuvre de charité faite en secret, dont l'auteur demeure caché à celui même qui en profite, vous est-elle aussi aisée, aussi douce au cœur, que celle dont la reconnaissance vous paye, & que couronnent les applaudissemens publics ?

Recueillir usage de quelque chose.

On dit bien recueillir du fruit de quelqu'instruction, de quelque lecture; mais il n'y a peut-être que M. Reclam qui se soit avisé de dire recueillir usage. Avouez-le de bonne foi, Monsieur, tout l'usage qu'on peut recueillir de vos sermons, c'est d'y remarquer jusqu'où la fureur de faire imprimer peut

aveugler un homme sur ses défauts, & d'indiquer les fautes qu'on y trouve, afin d'en préserver ceux qui pourroient se laisser corrompre par le langage barbare qui y règne d'un bout à l'autre. Voici le passage dont il s'agit. Je l'ai déjà rapporté deux fois, mais il faut bien le rapporter trois fois, puisqu'il y a trois fautes capitales. P. 129.

Mais quel usage recueillerons-nous de cette vérité, que nos vertus sont imparfaites ? Il en est deux : l'un relatif à nous-mêmes ; l'autre relatif à nos prochains. Je vois ici un motif d'humilité pour nous, & un motif de support envers nos frères.

J'aurois un beau champ pour continuer, mais il ne faut pas tout dire en un jour ; réfléchissez sur les fautes que je viens de vous indiquer, étudiez, & une autre fois nous passerons plus loin. Sur-tout ne vous fiez pas trop aux louanges de vos confrères, qui crient & impriment par-tout que votre plume est facile & élégante ; qui disent que dans vos leçons au collège françois, vous portez principalement (*) votre attention sur la manière dont les écoliers ont saisi & exprimé en latin les pensées exprimées dans le

(*) Erman, tableau des leçons du collège royal françois, 1781, page 7.

françois

françois & leurs diverses (*) nuances, même les plus légères, qui affurent que vous êtes plein de goût & de connoissances. Croyez que tous ceux qui vous parlent ainsi ou vous trompent, ou sont des ignorans eux-mêmes.

QUATRIÈME LEÇON.

A MONSIEUR BITAUBÉ *membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.*

Pour, faire entrer, employer, étayer.

C'est une belle chose que d'apprendre une langue, & de l'apprendre dans les bons auteurs ! On orne sa mémoire des meilleures expressions, & des tours les plus élégans, on forme son oreille à l'harmonie, on l'accoutume tellement au bon usage, qu'elle ne sauroit laisser passer un barbarisme, un solécisme, un terme impropre; qu'elle se révolte contre les tours forcés, contre les expressions dures & barbares. Par exemple, Monsieur, vous ne sauriez vous ima-

(*) Bitaubé, traduction de l'Illiade, T. I. pag. 137.

giner l'effet que cette phrase vient de faire sur moi. Traduction de l'Iliade T. I. p. 30.

Pour former des poèmes aussi étendus que l'Iliade & l'Odyssée, pour y faire entrer tant de ressorts divers, c'est sans doute l'ouvrage principal du génie, mais il doit être étayé d'un certain nombre de connoissances.

D'abord en m'arrêtant au mot *divers*; je croyois que la suite alloit m'expliquer ce qu'il faut, ce qui est nécessaire *pour former des poèmes aussi étendus que l'Iliade & l'Odyssée, & pour y faire entrer tant de ressorts divers.* La préposition *pour* qui commence la période, avoit fixé mon attention sur les moyens de *former ces poèmes, & d'y faire entrer des ressorts*; mon esprit en suspens demande: eh bien! que faut-il donc pour celà? & vous me répondez: *c'est l'ouvrage principal du génie.* Ce *c'est* choque mon oreille, & ne remplit pas mon attente, il détourne mon esprit de la route que lui avoit fait prendre le premier membre de la période; il se rapporte à l'action de former des poèmes tels que *l'Iliade & l'Odyssée*, & j'attendois quelque chose qui se rapportât aux moyens. Si vous aviez dit:

Former des poèmes aussi étendus que l'Iliade & l'Odyssée, y faire entrer tant de ressorts divers, c'est sans doute l'ouvrage du génie &c. vous auriez évité cette faute, le *c'est* ne

feroit plus déplacé; après le mot *divers* l'esprit en suspens demande qu'affirmez-vous de ces actions *former des poèmes & y faire entrer des ressorts?* qu'est-ce que c'est? Le reste de la période satisfait à cette question, c'est l'ouvrage principal du génie

Faire entrer des ressorts. Cette expression est impropre; *faire entrer* présente ici les *ressorts* sous une idée accessoire, qui feroit croire qu'ils ne sont pas nécessaires à la chose. Cependant rien n'est plus nécessaire à un poème épique que les ressorts; ce sont eux qui font jouer la machine, qui la mettent en mouvement, qui produisent les grands effets. Vous auriez mieux fait de vous servir du verbe *employer* qui a plus de rapport à l'usage que l'on fait d'une chose.

Génie étayé. Vous dites donc, Monsieur, que le Génie, pour former des poèmes aussi étendus que l'Illiade, & pour y faire entrer tant de ressorts divers doit être *étayé* d'un certain nombre de connoissances? Mais avec un peu de réflexion vous auriez senti qu'on *n'étaie pas le génie*. Si vous ne savez pas ce que signifie le verbe *étayer*, je vais vous l'apprendre avec le Dictionnaire de l'Académie.

„*Etayer. v. a.* Appuyer avec des étaies. (étayer une maison, une muraille. On a

bien étayé ce bâtiment, il ne tombera pas.) Il se prend aussi figurément (sa fortune chancelle, elle a besoin d'être étayée) "

Vous voyez bien, Monsieur, que l'idée exprimée par ce verbe suppose toujours de la foiblesse, de la caducité dans l'objet qui a besoin d'être étayé. On étoit les vieux bâtimens, les fortunes foibles, chancelantes, prêtes à tomber. Examinons maintenant ce que c'est que le génie, & nous verrons si le mot étayer peut y être joint, sur-tout quand il est question du génie d'Homère.

La force de l'imagination, l'activité de l'ame; voilà le génie. C'est une forte d'inspiration, c'est un trait, c'est un éclair, c'est un feu qui touche, remue, agite, confond, agrandit l'ame & la transporte dans les régions du beau, du grand, du sublime. Le génie invente, crée; tout ce qu'il fait porte l'empreinte de l'élévation & de la force; & c'est le génie que vous voulez qui soit étayé? & quel génie? le génie d'Homère. On dira bien qu'un traducteur françois d'Homère a besoin d'être étayé de la connoissance parfaite de la langue françoise; mais jamais le génie d'Homère, ni aucun autre génie, s'il est digne de porter ce nom, n'eut besoin d'être étayé. On dirige le génie, on le retient dans de

justes bornes, on modère l'ardeur de ses transports, la rapidité de son vol, mais jamais on ne l'étaie.

Les Grâces.

Vous savez sans doute, Monsieur, que les anciens comptoient trois Grâces au nombre de leurs Divinités; mais il y a une petite différence entre ces Grâces personnifiées, & les grâces de l'Eloquence qui consistent dans le choix des mots, l'harmonie des phrases, la délicatesse des idées & le riant des descriptions; entre ces Grâces personnifiées & les grâces qu'une femme a dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce quelle fait. Qu'un écrivain traduise un poète sublime d'une manière lourde & monotone, on dira fort bien qu'il n'a pas sacrifié aux Grâces; & dans cette phrase les Grâces sont personnifiées; mais si l'on continuoit en disant *tel traducteur d'Homère n'a pas sacrifié aux Grâces qui brillent dans ce grand poète*; on feroit, sans doute, une faute en personnifiant les Grâces dans le premier membre, & en les prenant pour de simples agrémens dans le second. Telle est la faute que vous faites, T. I, pag. 77, en parlant de la Critique que Madame Dacier fit contre la Motte.

La Motte mit beaucoup d'agrément dans sa critique ; & *Madame Dacier* semblable à *Daphné* qui fuyoit *Apollon*, parut se dérober aux Grâces, apanage ordinaire de son sexe.

Affurément si *Madame Dacier* sembloit se dérober aux Grâces, c'étoit aux Grâces personnifiées, car il n'y a que celles-là auxquelles on puisse se dérober, & ces Grâces-là ne sont pas l'apanage du beau sexe, quoiqu'elles l'accompagnent souvent selon les fictions agréables des poètes. Les grâces qui sont l'apanage du beau sexe sont ces agrémens, qui répandent des charmes sur la personne & sur les moindres actions d'une jolie femme.

Je ne dis rien de *Madame Dacier*, semblable à *Daphné* qui fuit *Apollon*, & qui paroît se dérober aux Grâces, apanage ordinaire du beau sexe ; & tout cela parce qu'elle a critiqué *La Motte* ! Cette comparaison vous a paru, sans doute, spirituelle, admirable, délicieuse : *Daphné ! Apollon ! les Grâces !* que tout cela est joli ! Mais y a-t-il du sens commun ? Ah ! c'est autre chose. Quelque plaisant pourroit vous dire avec notre bon *La Fontaine*.

On ne s'attendoit guère

A voir *Daphné* dans cette affaire.

Le sens grammatical d'un mot ne doit point varier dans le cours d'une période.

Vous dites , Tome I , page 108. *Par exemple Desfontaines détruit bien loin de rendre les beautés de Virgile : cela ne prouve point qu'on ne puisse pas traduire avec succès en prose. Qui pourroit douter qu'elle ne soit pas susceptible de beaucoup de force & d'harmonie.*

Mais lorsqu'on traduit en prose, on ne peut lui donner assez de force.

Pour vous faire fentir les fautes qui sont ici, je vous rapporterai quelques principes que donne Mr. Du Marfais : je copie ses propres paroles.

“ C'est une règle des plus communes du raisonnement, que lorsqu'au commencement du discours on a donné à un mot une certaine signification, on ne doit pas lui en donner une autre dans la suite du même discours. Il en est de même par rapport au sens grammatical. Lorsqu'en un premier membre de la période, un mot est pris dans un sens absolu, adjectivement ou adverbialement, ce qui est ordinairement marqué en françois par la suppression de l'article & par les circonstances; on ne doit pas, dans les membres suivans, ajoûter un relatif, ni même quelque autre mot qui supposeroit que la première expression au-

roit écé prise dans un sens fini & individuel, soit universel, soit particulier ou singulier. Ce seroit tomber dans le sophisme que les Logiciens appellent, *passer de l'espece à l'individu ; passer du général au particulier.*

Ainsi je ne puis dire, *l'homme est animal qui raisonne*, parce que *animal* dans le premier membre, étant sans article, est un nom d'espece pris adjectivement & dans un sens qualificatif. Or *qui raisonne* ne peut se dire que d'un individu réel, qui est ou déterminé, ou indéterminé ; c'est-à-dire, pris dans le sens particulier. Ainsi je dois dire, *l'homme est le seul animal, ou un animal qui raisonne.*

Telle est la justesse d'esprit & la précision que nous demandons dans ceux qui veulent écrire en notre langue, & même dans ceux qui la parlent. ”

Mr. Du Marfais condamne ensuite par la même raison cette phrase du père Sana-don : *Octavien déclare, en plein Sénat, qu'il veut lui remettre le gouvernement de la République. En plein Sénat*, dit-il, est une circonstance de lieu ; c'est une sorte d'expression adverbiale où *Sénat* ne se présente pas sous l'idée d'un être personifié ; c'est cependant cette idée que suppose *lui remettre.*

Relisons maintenant les passages cités, & appliquons-y ces remarques, en disant: *en prose* est une espèce d'expression adverbiale où la prose ne se présente pas sous l'idée d'un être réel; c'est cependant cette idée que supposent, *qu'elle ne soit susceptible & on ne peut lui donner*. Vous voyez bien, Monsieur, que c'est Mr. Du Marfais qui vous condamne ici en propres termes; & en vérité, ce n'est pas ma faute.

Lui, leur, eux.

Mais voici M. de Condillac, qui est aussi un fort habile homme, qui va vous faire une nouvelle chicane: il vous crie avec tous les grammairiens, qu'en parlant de la prose, vous n'avez pas pu dire: *On ne peut lui donner assez de force, de noblesse & d'harmonie*. Écoutez ce qu'il dit de ce *lui*. (*)

Lui, leur & eux ne se rapportent d'ordinaire qu'aux personnes. Quoiqu'un homme dise fort bien d'un autre *qu'il se repose sur lui; qu'il s'appuie sur lui*; on ne dira pas pour cela d'un lit ou d'un bâton; *reposez-vous sur lui; appuyez-vous sur lui*.

Cependant lorsque ces pronoms sont précédés des prépositions *avec* ou *après*, ils peuvent se dire des choses même inanimées.

(*) Gramm. pag. 224.

Ce torrent entraîne avec lui tout ce qu'il rencontre; il ne laisse après lui que du sable & des cailloux.

Ainsi, Monsieur, n'ayant dans votre phrase ni *avec*, ni *après*, vous voyez bien que selon Mr. de Condillac & tous les Grammairiens, vous n'avez pas pu dire de la prose qu'on ne peut lui donner assez de force.

Construction forcée.

Me fera-t-il permis, après ces habiles Messieurs, de vous faire encore une petite remarque sur la construction de la première période? Une règle générale pour la clarté de la langue françoise, c'est de rapprocher le plus qu'on peut les termes qui ont le plus de rapport entr'eux; c'est qu'aussi-tôt qu'il est possible, l'esprit connoisse les principaux rapports, les principales idées qu'il doit saisir. Toute phrase, toute période où l'on n'aura point observé cette règle paroîtra gênée, obscure, forcée. Faites lire la phrase suivante à un écolier françois qui ait quel-qu'idée de la Grammaire;

Par exemple, Desfontaines détruit, *bien loin de rendre les beautés de Virgile*;

Il vous dira :

- 1°. Que *détruit* est trop éloigné de *beautés*.
- 2°. Que cette phrase est louche parce qu'on est obligé de la lire toute entière

avant que de connoître l'idée principale que l'esprit doit saisir. Après avoir lu, par exemple, *Desfontaines détruit bien loin de rendre*, restez-en là, vous ne ferez encore de quoi il s'agit; l'esprit n'a que des idées vagues, il ne sait sur quoi se porter. Qu'est-ce que *Desfontaines détruit bien loin de rendre*? Donnez à cette phrase une construction françoise, & voyez la différence: *Par exemple, Desfontaines bien loin de rendre les beautés de Virgile, les détruit presque toujours*. Immédiatement après le verbe *rendre*, son complément satisfait l'esprit des lecteurs; ce sont *les beautés de Virgile* qu'il détruit.

De l'exclamation.

L'exclamation est une figure qui consiste principalement dans un mouvement vif de surprise, d'indignation, de pitié, ou quel qu'autre sentiment excité par la grandeur & l'importance d'une chose. C'est donc la vivacité qui fait le principal caractère de l'exclamation; & tout ce qui détruit ou affoiblit ce caractère, est une faute. Pourrois-je dire, en parlant de la campagne? *Quelle est belle, parce qu'elle offre de tous côtés les bienfaits de la nature!* Non, sans doute, le commencement de ma phrase annonce une exclamation, l'esprit la saisit avec vi-

vacité jusqu'au mot *belle* ; mais tout d'un coup il est rejeté brusquement dans une réflexion froide, qui détruit désagréablement la première impression. Il en faut dire autant de cette période, page 106, Tome I.

Homère a moins d'art, mais plus d'énergie ; Et qu'il en coûte de la rendre, parce qu'elle se déploie souvent par des métaphores hardies qui tiennent à la langue ! Cette réflexion si longue, qui commence à *parce que*, paroîtra bien extraordinaire à toute oreille françoise après ces mots : *qu'il en coûte de la rendre....*

Presqu'à chaque phrase de vos ouvrages, Monsieur, j'ai remarqué des fautes de cette espèce ; j'ai choisi exprès des phrases de vos remarques, des phrases où vous n'avez point été gêné par les entraves d'un original. Et si dans ces phrases où votre génie avoit un champ libre, vous avez fait un si grand nombre de fautes, que doit-on penser de votre traduction ?

CINQUIÈME LEÇON.

▲ MR. ERMAN, *Ministre du Saint Evan-
gile, Directeur du Séminaire & du Collège
françois, & Professeur d'Eloquence au même
Collège.*

Ne croyez pas, Monsieur, que mon des-
sein soit ici de vous tourner en ridicule; à
Dieu ne plaise qu'une pensée si malicieuse
entre dans mon esprit! Non, Monsieur,
non; je ne veux que vous éclairer sur les
fautes sans nombre qu'on trouve dans vos
ouvrages.

Vous êtes à la tête du collège & du
séminaire françois; c'est sous vos yeux &
par vos leçons que se forment les jeunes
élèves qui doivent un jour faire briller dans
des chaires françoises l'éloquence que
vous leur enseignez; il est donc essentiel
pour vous de savoir le françois; il est essen-
tiel que vous appreniez à éviter des fautes
qui se perpétuent dans vos élèves. Ces
élèves deviendront maîtres à leur tour;
plusieurs le sont déjà en prenant encore de
vos leçons; ils enseignent & ils enseigneront

à d'autres ce que vous leur avez enseigné, & vos leçons deviennent ainsi une source féconde de fautes qui peuvent corrompre la langue de générations en générations.

J'espère donc, Monsieur, que mon zèle grammatical trouvera grâce devant vous, & que vous daignerez jeter un regard favorable sur ces foibles remarques de votre serviteur. Je ne suis point intéressé; je ne demande pour toute récompense que l'honneur de votre protection.

Ces remarques ne peuvent rien diminuer à votre réputation de savant; elles l'augmenteront même, si vous savez en profiter. Tout le monde fait que vous savez l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand; tout le monde fait que vous êtes un homme d'érudition & de poids; si vous pouvez parvenir à apprendre le françois, il ne manquera plus rien à votre gloire. Ecoutez-moi avec patience; je ne suis jamais long dans la première leçon que j'ai l'honneur de donner à mes écoliers.

J'ai sous les yeux deux sermons, que vous avez prononcés & fait imprimer à Berlin: l'un sur le Jubilé de l'Eglise françoise, en 1772; l'autre en 1776, sur le devoir de la patrie. (*) Permettez-moi de

(*) Sermon sur le devoir d'aimer la patrie, pro-

relever aujourd'hui quelques unes des fautes qui m'ont frappé dans ces discours. Je commence par le dernier. On y lit dès le commencement.

S'il est un point de vue sous lequel la religion me paroisse respectable, c'est assurément celui qui me la montre dans ses liaisons différentes avec le bien public.

Vous remarquerez, Monsieur, qu'un point de vue ne montre point. L'idée de point de vue renferme quelque chose de passif qui ne convient point à la signification active du verbe *montrer*. Le point de vue n'est qu'un objet considéré d'une certaine manière, sous un certain côté; c'est donc le spectateur qui agit sur le point de vue, ce n'est pas le point de vue qui agit sur le spectateur, ni qui lui *montre* les objets. Pour vous faire mieux sentir l'impropriété de cette expression: transportez-la dans d'autres phrases, & voyez le mauvais effet qu'elle fera toujours. Pouvez-vous dire: *ce point de vue montre des bosquets, des vergers &c. Ce point de vue montre une belle campagne?*

noncé dans le Temple de la Friderichstadt, le 21 Juillet 1776, jour de l'entrée de son Alt. Imp. Paul Pétrowitz, Grand Duc de Russie. Berlin 1776.

Sermon sur le Jubilé de l'Eglise françoise, prononcé le 10 juin 1772. Berlin, chez Jean Jasperd.

Idee, bonheur, lieu, avantages.

Croiriez-vous qu'on eut jamais pu dire, fans se faire moquer de soi qu'une idée peut nous faire chérir une idée & nous intéresser au bonheur d'un lieu ? Si vous en doutez relifez la page 7, vous y trouverez :

Le lieu qui nous a vu naître porte quelquefois ce nom (de patrie) mais il cesse d'être notre patrie, dans le sens où nous prenons ce mot, dès que nous le quittons pour nous attacher à d'autres contrées. Une espèce d'instinct ou plutôt l'idée que nous avons commencé à y jouir du bienfait de l'existence, que nos premières années s'y sont écoulées ou que nous y avons eu quelques avantages, peut nous en faire chérir l'idée, nous intéresser à son bonheur.

Vous voyez bien que voilà une idée qui nous fait chérir une idée & qui nous intéresse au bonheur d'un lieu. Mais vous voyez bien aussi que voilà une phrase nouvelle dont on pourroit enrichir le Dictionnaire de l'Académie. *Avoir quelque avantage*, a toujours signifié, selon tous les Dictionnaires & les gens qui savent le françois, avoir de la supériorité par dessus quelqu'un, il étoit réservé à Mr. Erman de dire: nous avons eu quelques avantages dans notre patrie, au lieu de nous avons joui de quelques avantages. Je
ne

ne suis pas assez téméraire pour ofer condamner cette nouvelle phrase, je mets pavillon bas devant Mr. le Professeur d'éloquence. *Il jouit de trop d'avantages sur moi.*

Le substantif s'accorde avec l'adjectif en genre, en nombre & en cas.

On repète tous les jours cette règle dans la plus basse classe du Collège dont vous êtes Directeur. Ah! que n'assistez-vous quelquefois à ces leçons, Monsieur le Professeur, pour vous accoutumer à former cet heureux accord du substantif avec l'adjectif? Lisez les lignes suivantes page 14 & vous verrez que vous en avez un très-grand besoin.

Citoyens du monde par un cœur qui souhaite la paix & le bonheur de tous, l'homme charitable est citoyen d'une partie de ce monde où il peut contribuer à réaliser, à effectuer ce que son cœur souhaite. Citoyens tient ici la place d'un adjectif, qui se rapporte à *l'homme charitable* qui est au singulier, ainsi il devoit être aussi au singulier. Car on ne peut pas dire : *l'homme charitable citoyens du monde est* citoyen d'une partie du monde. C'est cependant ce que vous dites expressément, & ce qui certainement n'est pas joli pour un Professeur d'Eloquence.

E

Son, sa, ses, en.

Voici la règle que donne Mr. de Condillac pour l'usage de ces pronoms. „Quand il s'agit de choses qui ne sont pas personnifiées, on doit se servir du pronom *en* toutes les fois qu'on peut en faire usage; & l'on ne doit employer le pronom possessif, que lorsqu'il est impossible de se servir de *en*. Vous direz donc *l'église a ses privilèges, le parlement à ses droits* &c. il n'est pas possible de substituer ici le pronom *en*, aux pronoms possessifs, & par conséquent on ne doit pas se faire un scrupule de les employer. Mais si on peut se servir du pronom *en* on dira en parlant de la ville, *les agrémens en sont préférables à ceux de la campagne*; d'une république, *les citoyens en sont vertueux*; d'un parlement, *les magistrats en sont intègres.*”

Jugez-vous maintenant, Monsieur, & voyez si vous avez pu dire page 8:

Il est vrai qu'il n'y a dans l'Évangile aucun précepte exprès d'aimer la patrie, de rechercher & de procurer son bonheur. Assurément vous auriez pu dire *d'en rechercher & d'en procurer le bonheur.* Il est donc clair que vous avez fait une faute contre cette règle.

Qui, que, dont, lequel, laquelle.

Les pronoms relatifs que quelques Grammairiens nomment adjectifs conjonctifs, servent à restreindre la signification d'un nom & annoncent une proposition incidente où seront exprimées quelques modifications particulières de ce nom; par exemple, quand je dis:

Le prédicateur qui a prêché ce matin est un ignorant. Qui restreint l'idée de prédicateur, annonce que je vais parler d'un individu, & fait pressentir que je vais le désigner par quelques modifications particulières. Et ces modifications sont exprimées dans la proposition incidente *qui a prêché ce matin.*

Si telle est la nature des pronoms relatifs, n'avez-vous pas fait une faute grossière à la page 19, en disant:

Que de réflexions qui s'offrent ici à mon esprit & que je regrette de ne pouvoir les développer avec plus d'étendue.

1°. Le *qui* est inutile puisque l'idée offerte par le mot *réflexions* n'avoit pas besoin d'être restreinte. Vous parlez seulement de la foule de réflexions qui s'offrent à votre esprit, sans déterminer singulièrement ces réflexions, sans leur donner aucune modification particulière.

2°. Il n'y a point de proposition incidente dans cette phrase, qui exprime les modifications que ce *qui* semble annoncer. Il n'y a qu'un sujet, *la quantité de réflexions*, qu'un verbe & qu'un attribut *s'offrent*, ou *sont offertes*. Le *qui* est donc ici absolument inutile; il n'a rapport à rien, il ne sert de rien, il rend la phrase barbare, elle devient françoise dès qu'on le supprime.

Que de réflexions s'offrent ici à mon esprit ...

3°. Loin que ce *qui* serve à quelque chose, il répand au contraire dans la phrase, une obscurité qui fatigue le lecteur. Après avoir lu:

Que de réflexions qui s'offrent à mon esprit & que je regrette de ne pouvoir ... L'esprit préparé par ce *qui* a quelques modifications qui devoient être exprimées dans la suite, croit que le *que* du second membre est un *que* relatif qui annonce encore ces modifications; jusqu'au mot *pouvoir*, il n'y a rien qui puisse indiquer que ce *que* n'est point relatif, la conjonction & qui le précède semble même lui donner évidemment ce sens. Otez le mot *les* qui vient après *pouvoir* & le *que* sera réellement relatif.

Que de réflexions qui s'offrent à mon esprit & que je regrette de ne pouvoir développer avec plus d'étendue! Il n'y a donc que le mot *les* dans toute la phrase qui annonce

que le *que* n'est point relatif, jusqu'à ce qu'on ait lu ce mot, l'esprit le prend pour un *que* relatif, cette phrase offre donc à l'esprit un sens louche qui fatigue, rebute & dégoûte le lecteur; ôtez ce malheureux *qui* tout devient clair.

Que de reflexions s'offrent ici à mon esprit & que je regrette de ne pouvoir les développer avec plus d'étendue!

Je pourrois encore critiquer ce *développer avec plus d'étendue*; car, que ne peut-on pas critiquer dans vos ouvrages? mais j'aime mieux passer à la phrase suivante.

Le verbe s'accorde avec son nominatif en nombre & en personne.

Est-ce que vous n'avez jamais lu cette règle, Monsieur? Est-ce qu'on ne l'explique pas aux écoliers de votre collège en leur enseignant le latin? Ecoutez - bien, Monsieur, je m'en vais vous la rapporter telle qu'elle se trouve dans la grammaire de Restaut *Chap. VI. Article II.*

Demande. Comment s'accorde le verbe avec son nominatif?

Réponse. En nombre & en personne: c'est-à-dire, que le verbe doit être au singulier, si son nominatif n'exprime qu'une seule chose; qu'il doit être au pluriel si son nominatif exprime plusieurs choses, ou s'il

a pour nominatif plusieurs noms au singulier; & qu'il doit être à la même personne que son nominatif.

Lisez maintenant page 19: *En combien de manières, à combien d'égards notre paix, notre prospérité, celle de chacun ne dépend-elle pas de celle de la patrie!*

Notre paix & notre prospérité ne sont-ils pas deux noms au singulier qui forment le nominatif du verbe *dépendre*? ce verbe devoit donc être au pluriel, il falloit dire, *ne dependent-elles pas.*

On ne fait non plus à quoi se rapportent ces deux *celle* est-ce à *notre paix* ou à *notre prospérité*? est-ce à tous les deux ensemble? pourquoi ne sont-ils pas au pluriel? mais passons plus avant.

Jour, journée.

En prenant *jour* pour la lumière du soleil, je crois bien qu'on peut dire *le jour se lève*, mais je ne crois pas qu'on ait jamais dit en France *la journée se lève*. Les françois de Berlin sont plus habiles, & le professeur d'éloquence de cette ville dit fort agréablement pag. 24:

Qu'on puisse longtems compter au nombre des journées heureuses pour la patrie celle qui vient de se lever pour elle!

Voulez-vous favoir, Monsieur le Professeur, pourquoi on ne peut pas dire que

la journée se lève? c'est que *journée* signifie l'espace de tems qui s'écoule depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, & que cet espace commence, mais qu'il ne se lève pas; on peut voir ce qui est levé; voila pourquoi on peut dire *le jour est levé, le soleil est levé*, mais *la journée* ne se voit point encore après le lever du soleil, elle n'est point levée, elle n'existe même pas encore; & cela est si vrai que lorsque le soleil s'est levé sur un horizon pur, on ne dit pas, *nous avons une belle journée*, mais *nous aurons une belle journée*.

Venons maintenant à l'autre sermon & contentons-nous pour aujourd'hui de faire quelques observations générales; les détails nous mèneroient trop loin, nous les réservons pour une autre fois.

1°. On y trouve plusieurs fois *prochains* au plurier, ce qui est une faute grossière comme j'ai eu l'honneur de le démontrer à Mr. Frédéric Reclam votre digne confrère.

2°. Vous vous servez indifféremment des participes *béni* ou *bénit* ce qui est aussi une grande faute; car voiei selon nos grammairiens & l'académie la différence qu'il y a entre ces deux participes.

Béni, e, Bénit, te,

Béni, e, se dit pour marquer la protection particulière de Dieu sur une personne, sur une famille, sur une ville, sur une maison, sur un royaume ou une nation; ou pour désigner les louanges affectueuses que l'on donne à Dieu, aux hommes bienfaiteurs, ou même aux instrumens d'un bienfait. *Toutes les nations ont été bénies en J. C. Les Princes qui ne se croient placés sur le trône que pour faire du bien à l'humanité sont bénis de Dieu & des hommes.*

Béni, te, se dit pour marquer la bénédiction de l'Eglise donnée par les prêtres avec les cérémonies convenables. *Du pain bénit, un cierge bénit, une chapelle bénite, une table bénite, de l'eau bénite &c.*

On peut donc dire que *Béni* a un sens moral & de louange; & *bénit* un sens légal de consécration.

Des armées bénites avec beaucoup d'appareil dans l'Eglise ne sont pas toujours bénies du ciel sur le champ de bataille.

Si vous aviez su cette différence, vous n'auriez pas dit dans votre sermon du 10. Juin 1772. page 17. (*)

(*) Sermon sur le Jubilé de l'Eglise françoise. Berlin chez Jean Jasperd.

Lorsque sous un règne nouveau une nouvelle génération toujours favorisée, toujours bénite..

ni page 39

Qu'elles se répandent (les bénédictions de Dieu) comme un fleuve, qu'elles descendent comme la rosée d'en haut sur cette terre que nos pères ont aimée & bénite, que nous bénissons après eux !

J'avoue cependant qu'à la page 25 du même sermon vous avez employé *béni* dans le sens qui lui convient; mais comme si vous ne pouviez éviter une faute sans tomber dans une autre; vous faites dans cette même phrase le pléonasm le plus ridicule qu'on puisse imaginer. Le voici,

Ou leur dira (à nos derniers neveux) . . . , . que bénis de Dieu & des hommes dans ces contrées, nos pères furent aussi en bénédiction.

Nos pères bénis, qui furent aussi en bénédiction ! Cette phrase est vraiment digne d'un professeur d'Eloquence !

Mais je vous en dis peut-être trop pour la première fois. N'étant pas accoutumé à réfléchir sur ce que vous écrivez, une trop grande quantité de règles offertes tout d'un coup à votre esprit pourroient y causer de la confusion, & en voulant trop apprendre, vous n'apprendriez rien. Méditez donc attentivement les remarques que je viens de faire, accoutumez-vous à

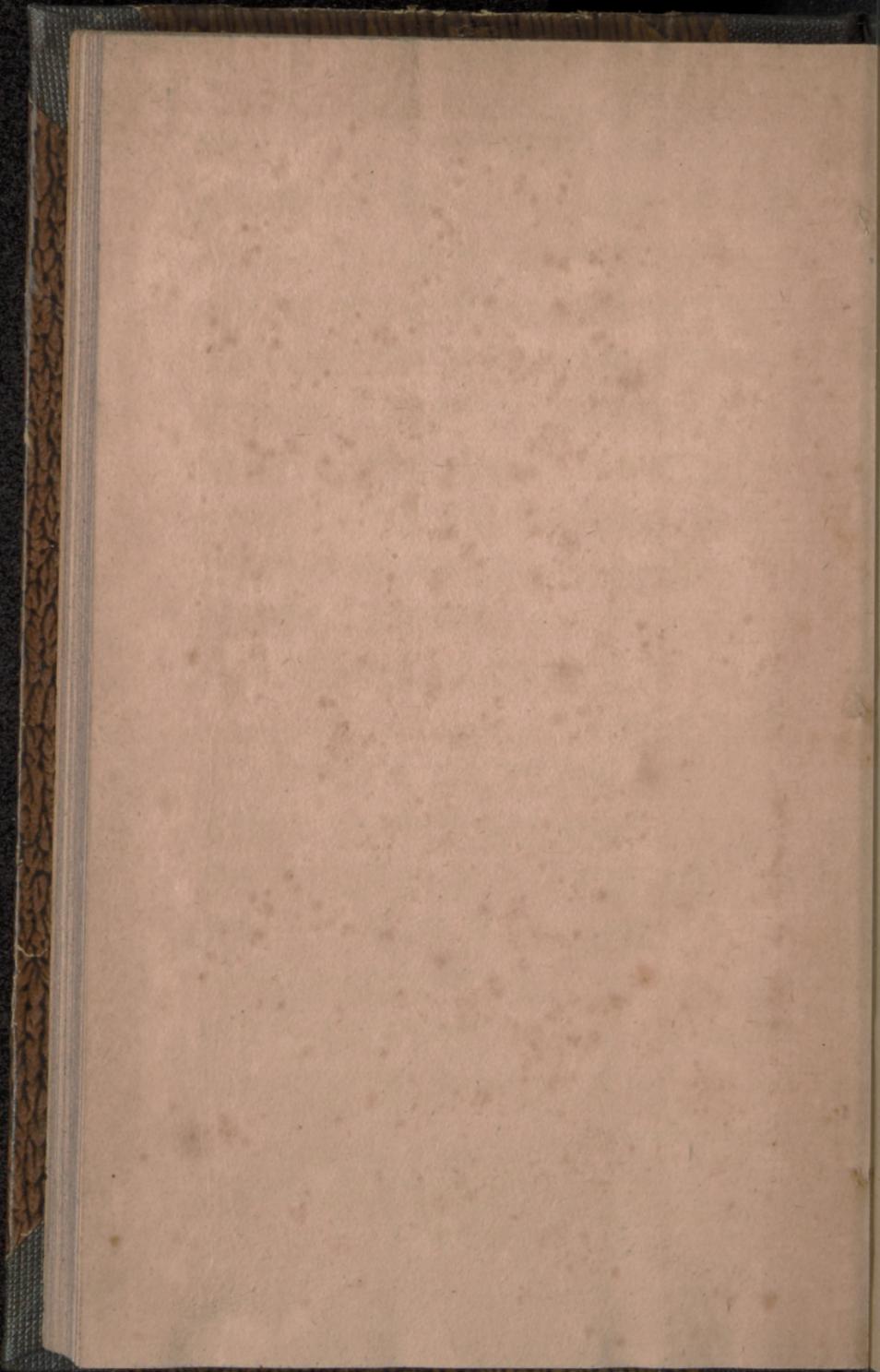
faire accorder le substantif avec l'adjectif & le verbe avec le nominatif, lisez le dictionnaire de l'académie, prenez une juste idée de la signification des termes, & quand vous serez assez avancé pour ne plus pécher contre les premiers principes de la grammaire, nous passerons à des observations plus importantes. Je pourrai même, si vos progrès répondent à mes espérances, vous faire faire un petit cours de rhétorique & de logique dont vous paroissez avoir aussi un très-grand besoin. En attendant ce moment heureux, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monsieur le Professeur d'Eloquence,

Votre très-humble, très obéissant
Serviteur

Et Maître de langue.

M. A. C. A. D. S. G. P.



Rob Heydtmann.



Handwritten text on a small, rectangular, light-colored label affixed to the spine of the book. The text is partially obscured and difficult to read, but appears to be a library call number or title.



the scale towards document

irconspection, sans quoi
e d'un ignorant qui veut
s, & on vous fera pen-
nel de leze-Majesté Doc-
onnaire de l'Académie &
staut, livres infâmes, où
détestables principes,
evroient être brûlés de-
e faits pour le tourment
urs qui travaillent à ré-

rs nos Professeurs, ils
ous répondre; ils nous
e, & de peur que nous
ils ont commencé par
i vous verrez qu'ils font
e vous méritez. Je vous
oir, & je suis votre très-

tier sur le Collège françois.